

une batterie de montagne et un escadron de chasseurs d'Afrique, se dirigeant sur San Andres.

Dans sa marche, le colonel L'Hériller parvint à San Antonio de Abajo au moment où cette ferme achevait de brûler. Quelques fermes voisines étaient en feu. Cet officier supérieur sentit la nécessité de se hâter pour préserver des flammes San Andres, et il résolut de surprendre les Mexicains par une marche de nuit.

Le 4 décembre, à trois heures du matin, le colonel L'Hériller partait avec ses trois compagnies d'élite et le 6^e escadron du 1^{er} chasseurs d'Afrique. Après six kilomètres de marche, une grande garde ennemie fut surprise et en partie enlevée par les chasseurs, qui prennent 8 hommes et 8 chevaux. M. de Prud'homme, lieutenant au 99^e, officier d'ordonnance du co-

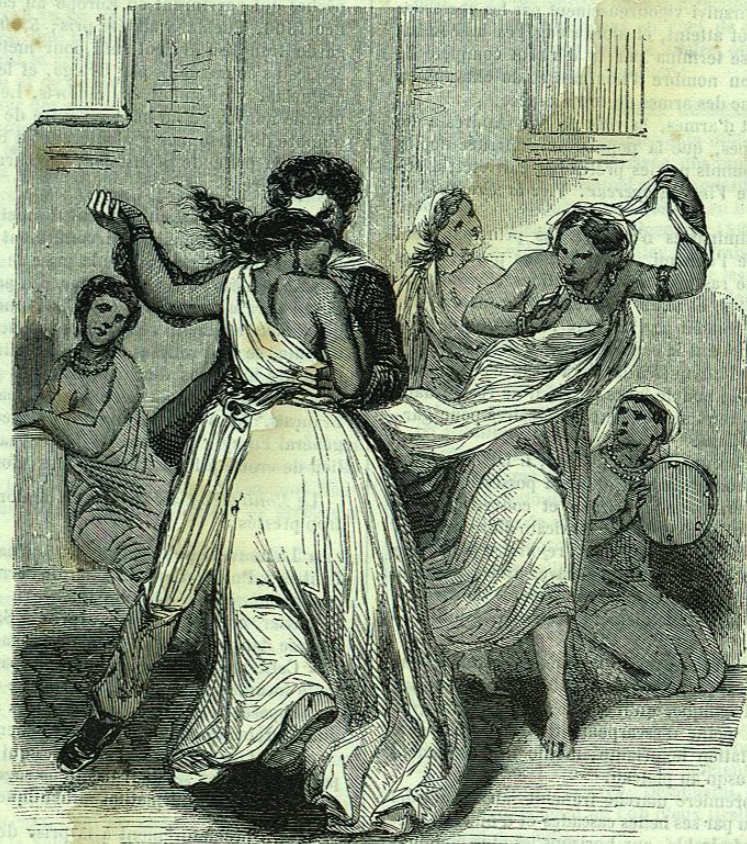
vinrent à San Andres, ramenant 9 prisonniers et 12 chevaux, après avoir mis 50 hommes hors de combat. Quelques cavaliers seulement étaient contusionnés ou légèrement blessés. Parmi ceux qui s'étaient fait remarquer étaient les lieutenants Demolin et Leroy;

Le maréchal des logis Hermann, qui avait enlevé la grande-garde;

Le maréchal des logis chef Zulezzi, qui avait eu son cheval blessé de coups de sabre, et avait lutté corps à corps avec les Mexicains;

Les maréchaux des logis Dameseis, de la Chasse et de Bournazel;

Le chasseur Blin, qui avait déjà contribué à la capture du lieutenant-colonel Ramo;



Les trois Dolores.

lonel L'Hériller, qui marchait à la tête des chasseurs et dirigeait leur mouvement, a été tué de deux coups de feu.

Bien que sa marche dût être écartée par cet incident, le colonel L'Hériller continua à se diriger sur San Andres. Au point du jour, un groupe de cavaliers apparut sur la droite; un peloton de chasseurs les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à l'entrée de la ville, où il fut arrêté par une vive fusillade. Le colonel L'Hériller, croyant à une sérieuse défense, disposait sa troupe pour attaquer, lorsque des notables vinrent lui annoncer que l'ennemi se retirait. Le capitaine de Montarby fut envoyé à sa poursuite avec deux pelotons; au bout d'un kilomètre, il le joignit et le chargea sans hésiter, bien qu'il eût devant lui 5 à 600 hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général Alvarez. Les Mexicains, voyant le petit nombre des chasseurs, s'arrêtèrent et cherchèrent à les entourer. La situation du capitaine de Montarby devenait difficile, lorsqu'il fut rejoint par le commandant Jamin avec les deux autres pelotons de l'escadron. Chargés de nouveau, les Mexicains se retirèrent en désordre. Les chasseurs d'Afrique re-

Le chasseur Roche, blessé d'un coup de lance;

Les chasseurs Dupré, Gilles, Schuciltzer et Zang, tous du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique.

A huit heures du matin, le colonel L'Hériller occupait San Andres, où le reste de sa colonne le rejoignit à midi. Des postes furent aussitôt placés dans toutes les fermes voisines pour empêcher l'ennemi de les brûler et de détruire les récoltes sur pied.

L'établissement des troupes françaises sur l'Anahuac s'était donc accompli à San Andres comme à Palmar, dans la journée du 4 décembre.

Le commandant en chef s'empressa d'apprendre à l'armée ce résultat :

ORDRE GÉNÉRAL.

Le général en chef s'empressa de porter à la connaissance de l'armée que le mouvement qu'il a ordonné pour s'emparer des débouchés sur les hauts plateaux a réussi selon ses désirs, qu'il a été exécuté avec autant d'énergie que d'intelligence par

les deux colonnes commandées l'une par le général Douay, l'autre par M. le colonel l'Hérillier.

La première colonne n'a rencontré aucune résistance et s'est établie au centre d'une contrée fertile, où elle va trouver des ressources encore abondantes, malgré les dévastations commises systématiquement par un ennemi qui ne craint pas, dans son aveuglement, de ruiner et d'affamer ses propres concitoyens.

La deuxième colonne, qui se portait sur San Andrés par la montagne, ayant surpris par une marche de nuit une grande garde ennemie, un peloton de chasseurs d'Afrique l'enleva avec une grande décision et lui prit des hommes et des chevaux... Le colonel, ayant continué sa marche, arriva au jour devant San Andrés, où il fut accueilli par une fusillade assez vive. La ville fut enlevée promptement par l'infanterie; l'ennemi au nombre de 5 à 600 hommes d'infanterie et de cavalerie, se mit en fuite; mais, poursuivi vigoureusement par les chasseurs d'Afrique, il fut bientôt atteint, et alors s'engagea un combat à l'arme blanche qui se termina par la déroute complète de l'ennemi, qui laissa bon nombre d'hommes et de chevaux en notre pouvoir, ainsi que des armes de toute espèce.

Après ce brillant fait d'armes, la ville de San Andrés a été occupée par nos troupes, que la population, fatiguée depuis longtemps des excès commis par les prétendus patriotes, a accueillies avec les cris de *Vive l'Empereur! Vive la France!*

Ces opérations préliminaires n'avaient pas principalement pour but de combattre l'ennemi, mais de nous procurer des approvisionnements, de rassurer les populations effrayées par les menaces des juaristes, et enfin de préparer la marche sur Puebla en menaçant l'ennemi par les deux routes qui, se réunissant à Amozoc, assuraient la concentration des troupes.

Les différents corps débarqués à la Vera-Cruz continuèrent leur marche sur Orizaba; peu de jours après, il ne restait dans les terres chaudes que ceux strictement nécessaires pour garder notre ligne d'opérations.

Afin de compléter l'occupation du plateau, il fallait assurer la tranquillité des environs de Jalapa, dont la possession dégageait la route de la Vera-Cruz à Orizaba et couvrait le flanc droit des colonnes françaises; le général mexicain Marquez, à la tête de 1,700 cavaliers et fantassins, vint rejoindre la brigade du général Bertier. Le 3^e régiment de zouaves arriva à Jalapa peu de temps après, et, le 10 décembre, le général de division Bazaine vint prendre le commandement des troupes qu'il devait conduire à Perote.

Cette ville, distante de Jalapa de 30 kilomètres, est située sur le grand plateau du Mexique, élevé de 2,100 mètres au-dessus de l'Atlantique et du Pacifique, qu'il sépare; mais pour le gravir, on ne rencontre point d'escarpement. Une large route bordée par une végétation luxuriante, monte insensiblement par une pente douce jusqu'au plateau.

La colonne dès sa première marche franchit San Miguel del Soldado, village connu par ses belles cascades et d'où l'œil embrasse un panorama admirable, aux horizons les plus étendus; elle atteignit ensuite Las Vignas, petit hameau sans importance, semé des deux côtés de la route, et après avoir traversé une hacienda d'une étendue considérable, elle parvint à Perote dont elle s'empara sans résistance.

La division Bazaine devait communiquer avec le gros de l'armée venant d'Orizaba, au point de jonction d'Amozoc; c'est dans cette ville, qui n'est qu'à 12 kilomètres de Puebla, que sont fabriqués les brides, les mors, les éperons, les harnais, dont s'enorgueillissent les cavaliers mexicains. Les avant-postes de la division Bazaine se reliaient sur la gauche à celle du général Douay, qui, campé sur le plateau d'Anahuac, se tenait sur la défensive, se bornant à protéger les récoltes et les villages qui l'entourent.

Le 18 décembre, une colonne sous les ordres du colonel Jolivet, du 95^e, partait d'Orizaba pour rejoindre le général Douay à Palmar en passant par Tehuacan; attaqué le 21 à l'hacienda de Chapulco par un fort détachement de guérillas et de lanciers de la brigade de Zazatecas, le colonel Jolivet les fit charger par un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique et chargea lui-même à sa tête, en même temps qu'il faisait appuyer le mouvement de sa cavalerie par le reste de sa colonne. Poursuivi l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Tehuacan, et après avoir plusieurs fois cherché à se rallier, l'ennemi se mit en fuite et ne reparut plus. Dans cette affaire, qui fait le plus grand honneur au 2^e chasseurs d'Afrique, le colonel cite

comme s'étant plus particulièrement fait remarquer : M. le capitaine Jourde, M. le sous-lieutenant Redon, le maréchal des logis Magdeleine, le trompette Collet, blessé, le brigadier Lherbier, qui tint toujours la tête de la charge, enfin le chasseur Fauchies, qui tua un cavalier au moment où celui-ci tenait en joue son capitaine.

Le lendemain, la colonne prit possession de Tehuacan, que l'ennemi évacua après un échange de quelques coups de fusil, et deux jours après elle repartait pour Palmar.

Le 28, entre Jalapa et Puente National, trois compagnies du 62^e mirent en déroute des guérillas qui perdirent 50 hommes tués et un grand nombre de blessés.

L'extension des troupes françaises sur un vaste territoire, la facilité avec laquelle elles dispersaient leurs adversaires, firent croire un moment à un succès décisif. D'après les dépêches qui parvinrent en Europe au commencement de l'année 1863, Puebla avait été pris; 5,000 hommes de l'avant-garde française avaient suffi pour mettre en déroute 25,000 Mexicains commandés par Orizaga, et le général Forey, installé à Puebla, y attendait des renforts. Le télégraphe répandit la grande nouvelle d'un bout à l'autre de l'Europe, et un grand nombre de personnes y ajoutèrent foi comme elles avaient cru jadis à la prise de Sébastopol. Le journal *la France* alla même jusqu'à dire :

« Nous recevons, au moment de mettre sous presse, des informations personnelles qui confirment la nouvelle donnée par les dépêches américaines de la prise de Puebla. »

« Le général Forey aurait tourné la position de Guadalupe et dirigé par le nord, contre la ville, une attaque de vive force qui a complètement réussi. Les troupes mexicaines, mises en déroute, se sont retirées dans la direction de la capitale. »

« Les habitants de Puebla, soumis par les généraux mexicains au régime de la terreur, ont parfaitement accueilli les Français. Nous devons ajouter qu'aucune dépêche directe du général Forey n'a encore été reçue, mais que nous avons tout lieu de croire à l'exactitude de nos informations. »

Le *Moniteur officiel* se chargea de donner une leçon aux gens trop pressés :

« La nouvelle publiée dans les journaux d'hier, et annonçant l'entrée à Puebla d'une division de l'armée française, est la reproduction d'une dépêche affichée à la bourse de Boston le 6 janvier, et apportée par exprès à San Antonio; elle a été insérée dans un journal d'Austin (Texas). »

« Cette nouvelle ne présente donc pas un caractère d'authenticité incontestable. Toutefois, comme elle provient de sources peu disposées à propager les succès des armes françaises, il n'est guère probable qu'elle soit sans fondement. »

« Avant de publier des nouvelles qui peuvent être démenties par les faits, ne serait-il pas plus sage d'en attendre l'arrivée régulière et la confirmation authentique? »

Croire prématurément à la prise de Puebla, c'était ne pas calculer les obstacles qu'une armée pouvait rencontrer sur des routes presque impraticables, avec ses bagages et ses convois. 1,200 mules et 250 voitures étaient arrivées de New-York, 450 mules de Santiago; mais on en attendait encore 2,500 de Puerto-Rico et de la Havane. Le vent du nord qui soufflait avec violence interrompait les relations de la rade avec la terre, et retardait des débarquements nécessaires aux troupes. Les navires de commerce *Ossian* et *Lance*, frétés à Toulon par l'administration de la marine, étaient retenus à Sacrificios. Ce qui gênait les mouvements de l'armée, c'était aussi le nombre de ceux qui payaient leur tribut au climat meurtrier du Mexique. La fièvre jaune, comme nous l'avons dit, avait disparu à la fin d'octobre; mais les dysenteries et les fièvres pernicieuses faisaient de cruels ravages. Le capitaine Roussel, dont nous avons cité de nobles paroles, succomba au moment où il allait être promu au grade de contre-amiral. Le *Normandie*, qui avait tant souffert, fut confié au capitaine de frégate Olivier, pour être conduit aux Saintes. Le personnel militaire et administratif, dont la présence n'était pas absolument nécessaire à la Vera-Cruz, rallia le gros de l'armée expéditionnaire; la garde de ce point d'arrivée et de tous les services qu'on y avait concentrés demeura confiée aux troupes, aux officiers et aux chirurgiens de la marine. Afin de renforcer la garnison, le gouvernement français demanda au vice-roi d'Égypte la cession momentanée d'un régiment noir de 1,200 hommes, tout orga-

nisé avec ses officiers et sous-officiers. Les ouvriers domestiques ou soldats noirs, arrivés des Antilles, bravaient les épidémies, et il était vraisemblable que les soldats noirs du Caire échapperaient à l'influence des miasmes délétères. Saïd-Pacha, par un des derniers actes de son règne prématurément interrompu, abandonna 450 hommes dont il pouvait disposer et qui allèrent s'embarquer dans le port d'Alexandrie, à bord de la frégate la *Seine*.

CHAPITRE XVI

Conseil de guerre à la Vera-Cruz. — Les trois Dolorès. — Affaires de Tampico et d'Acapulco.

Ce n'étaient pas seulement les maladies endémiques ou épidémiques qui étaient à redouter sur les côtes mexicaines, une partie des habitants avait vu les Français avec satisfaction, une autre les avait acceptés, une troisième les repoussait et ne reculait même pas devant le crime. Un certain Manoël Gonzalez tenait un débit de vin et de liqueurs, où tous les soirs un sabbat mexicain faisait danser des singes au son de l'orgue; quelques femmes discréditées, appartenant à la plus basse classe, venaient danser dans ce bouge ces danses indigènes qui sont une combinaison de la cachucha et du bolero espagnol, avec la voluptueuse chorégraphie des habitants primitifs de la Tierra-Caliente. Trois canonniers français furent attirés dans le cabaret de Gonzalez, environnés de toutes les séductions imaginables et admirablement servis; quand ils sortirent l'hôte refusa de prendre leur argent; mais à peine furent-ils dans la rue qu'ils ressentirent d'atroces douleurs; ils se souvinrent alors qu'on leur avait donné des bouteilles particulières auxquelles les Mexicains n'avaient pas touché, et, rassemblant leurs forces, ils se traînaient au quartier de cavalerie où ils arrivèrent mourants; leur état pitoyable excita parmi leurs camarades une exaspération que les chefs eurent beaucoup de peine à réprimer.

La science sauva les trois artilleurs, qui furent bientôt en état de fournir des documents à l'accusation. Un conseil de guerre se réunit sous la présidence du lieutenant-colonel Mangin; le capitaine Barbe remplissait les fonctions de procureur impérial.

Sans attendre les poursuites, Manoël Gonzalez alla dans les montagnes se mettre à la tête d'une bande de guérillas, tous ses complices furent arrêtés et confrontés avec les victimes du guet-apens, des preuves accablantes s'accumulèrent contre eux, ainsi que contre une femme de quarante-cinq ans, Antonia Zamudio, qui avait préparé les boissons empoisonnées.

Le conseil de guerre condamna à la peine de mort Manoël Gonzalez (contumace), Bartolo Converas et Justo Pustos; à dix ans de travaux forcés, José Cormona; à cinq ans Roman Zamudio; Antonia Zamudio fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité; une femme plus jeune, Dolorès Barajas, à dix ans; deux autres, Dolorès Arellano et Dolorès Carrajal, furent acquittées; ces sirènes, dont les chants et les danses attirèrent l'étranger dans le bouge de Manoël, étaient appelées les trois Dolorès.

Des attentats non moins odieux étaient commis à Tampico, des officiers et des soldats français avaient péri sous le couteau de bandits traitreusement embusqués. Le colonel de la Canorgue, commandant de la place, fut obligé de faire afficher la proclamation suivante :

MEXICAINS.

« Depuis le jour où la ville de Tampico a été occupée par les troupes françaises, votre liberté, vos droits, vos familles ont été respectées, et notre conduite vis-à-vis de vous a été celle que nous devons tenir vis-à-vis d'une population que nous estimons et que nous estimerons toujours, quels que soient les dissentiments qui séparent aujourd'hui nos gouvernements. »

« Néanmoins quelques assassins ont voulu s'honorer du nom de Mexicains pour assassiner mes soldats dans les rues. Les assassins n'appartiennent à aucune nation. »

« En conséquence, tout individu qui sera arrêté en train d'assassiner ou voulant assassiner sera fusillé le lendemain matin. Tout individu qui lui donnera asile dans sa maison sera traité comme son complice et sera frappé de la même peine. »

Tampico, le 27 décembre 1862.

« Le colonel, premier commandant. »

« Signé, A. CANORGUE. »

Les attaques ouvertes n'avaient pas été ménagées pendant le mois de décembre aux hommes du 81^e de ligne et au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique qui gardaient Tampico.

Le 12, les troupes mexicaines avaient reparu et enlevé quatre militaires aux environs de la ville. Le colonel de la Canorgue se hâta de lancer contre elles une colonne de cavalerie (3^e régiment de chasseurs d'Afrique) qui les atteignit, le 19, près d'Altamira, et les mit en déroute.

Pendant que notre colonne était à Altamira, des forces mexicaines assez nombreuses, et qui avaient de l'artillerie et de la cavalerie, se présentaient à l'improviste devant Tacapico, en débouchant par Pueblo-Viejo, village situé à six kilomètres de la ville.

Une colonne expéditionnaire du 81^e de ligne, sous les ordres du chef de bataillon Le Creurer, fut alors expédiée de Tampico, le 17 décembre, dans la direction de la Puerta. Un ordre général du commandant en chef de l'expédition du Mexique parle en ces termes de cette affaire, où le 81^e trouva une nouvelle occasion de se distinguer :

ORDRE GÉNÉRAL.

L'éloignement de Tampico et la difficulté des communications ont retardé jusqu'ici l'arrivée des rapports adressés au général en chef par le colonel commandant le 81^e de ligne, au sujet de plusieurs engagements qui ont eu lieu aux environs de Tampico dans le courant de décembre 1862; ce régiment, envoyé dans cette ville pour faciliter la livraison de moyens de transport qui devaient y être faits pour les besoins de l'armée, s'y est vu en quelque sorte bloqué par des forces ennemies considérables, et quoique sans autre cavalerie qu'un faible peloton du 3^e régiment de chasseurs d'Afrique, remontés avec des chevaux du pays, sans artillerie, il n'a pas hésité à attaquer des forces bien supérieures.

C'est ainsi qu'à la laguna de la Puerta, 4 compagnies du 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Le Creurer, avec 20 chasseurs commandés par M. Jeantet, sous-lieutenant, ayant rencontré une troupe de cavalerie mexicaine, sous les ordres d'un chef redouté dans ce pays, le nommé Chino Gonzalez, le petit peloton de chasseurs se porta en avant et aborda l'ennemi avec une telle résolution, qu'il tourna bride et ne fut rejoint qu'après une course à fond de train de 4 kilomètres.

Alors se livra un combat corps à corps dans lequel bon nombre de cavaliers mexicains payèrent de leur vie leur rencontre avec nos chasseurs d'Afrique; leur chef, en outre, Chino Gonzalez, tomba entre nos mains grièvement blessé.

Les militaires du 3^e chasseurs d'Afrique, qui se sont particulièrement distingués dans cette affaire, sont : M. Jeantet, sous-lieutenant, qui devança beaucoup son peloton, se jeta avec bravoure sur les cavaliers ennemis; Michel, brigadier, qui a fait Chino Gonzalez prisonnier, au moment où, quoique blessé, il le menaçait de son revolver; Demonain, chasseur, qui a tué deux cavaliers au moment où l'un d'eux tirait sur M. Jeantet; Mignot, maréchal des logis.

Le 21 du même mois, le commandant Le Creurer, à la tête de 220 hommes de son bataillon, ayant dirigé une reconnaissance en avant d'Altamira, et obligé de traverser un fourré en quelque sorte impénétrable, se vit entouré par l'avant-garde d'un corps nombreux venu de 140 lieues de l'intérieur du Mexique, sous les ordres du général Campistran.

Dans cette position difficile, il eut à livrer plusieurs combats contre une série d'embuscades, qui offraient d'autant plus de périls que l'ennemi était partout et pour ainsi dire invincible.

Malgré ces circonstances défavorables et le nombre toujours croissant de l'ennemi, car le général Campistran lui-même était accouru sur les lieux à la tête de 350 de ses meilleurs cavaliers et fantassins, les Mexicains furent partout repoussés, poursuivis dans de brillants retours offensifs, et le détachement du 81^e entra à Altamira, n'ayant fait à peu près que des pertes insignifiantes par suite de la vigueur des attaques; tandis que l'ennemi a eu plus de 50 hommes mis hors de combat, dont 5 officiers tués et une centaine de chevaux tués, blessés ou pris; les jeunes soldats du 81^e ont montré dans cette circonstance une ardeur et un aplomb au-dessus de tout éloge; le général voudrait pouvoir citer tous ceux qui se sont distingués; mais ce serait citer le détachement en entier, il se borne à mentionner ici ceux qui lui ont été plus particulièrement recommandés, ce sont :

102000 2502